

REVUE DE PRESSE

Abysses

de Davide Enia

traduction Olivier Favier

mise en scène Alexandra Tobelaim



N • EST

CDN
TRANSFRONTALIER
DE THIONVILLE
GRAND EST

Direction
Alexandra Tobelaim

Création du **3 au 7 novembre 2020** au **NEST** • – Annulé (cause Covid)

Les 18 et 19 mars 2021 à 14h30 au **NEST** • – Thionville

Les 29 et 30 mars 2021 à 14h30 aux PLATEAUX SAUVAGES – Paris

Les 1 et 2 avril 2021 à 14h30 au THÉÂTRE D'ANGOULÊME, Scène nationale



© Francesca Enia

Contact PRESSE

Francesca Magni

06 12 57 18 64 - francesca.magni@orange.fr

www.francescamagni.com

FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI

Liste presse Abysses

Le 18 mars

Véronique Hotte / Blog Hotello et Théâtre du Blog

Bruno Fournies / La revue du spectacle

Sarah Franck / Blog Art-Chipel

Caroline Châtelet / Sceneweb

Emmanuelle Saulnier Cassia / Un fauteuil pour l'orchestre

Le 29 mars

Micheline Rousselet / Culture SNES

David Rofé Sarfati / Toute la culture.com

Marie Plantin / Théâtre (s)

Laurent Schteiner / Théâtres.com

Anaïs Heluin / La Terrasse, Politis, sceneweb

Le 30 mars

Gérald Rossi / L'Humanité

Mathieu Perez / Le Canard Enchaîné

Christine Friedel / Théâtre du blog

Yonnel Liegeois / Chantiers de culture

Alexis Campion / Le Journal du Dimanche

Jean-Pierre Thibaudat / Mediapart

Le 2 mars

Tiphaine Le Roy / Théâtre(s)

Interview :

La Scène : Interview d'Alexandra Tobelaim par Tiphaine Le Roy.

La lettre du spectacle : Interview d'Alexandra Tobelaim par Yves Perennou.

Théâtral Magazine : Interview Alexandra Tobelaim par Hélène Chevrier.

Sceneweb : Interview de Vincent Bouquet et Caroline Chatelet

Lundi 26 avril 2021 – N° 23171



Solal Bouloudnine, un jeu sobre et vibrant. Éric Chenal

THÉÂTRE

Intimité familiale et migrants perdus en mer

Alexandra Tobelaïm met en scène *Abysses*, un texte de Davide Enia. Elle donne la parole aux sauveteurs qui repêchent des corps autour de l'île de Lampedusa.

A l'image du monde dont il est question, le plateau d'*Abysses* est plongé dans le noir, à l'exception de quelques étoiles rougeoyantes qui se signalent parfois. Le comédien Solal Bouloudnine et la chanteuse-musicienne Claire Vailler se partagent l'espace. Elle avec sa guitare baryton, lui avec sa seule présence, son jeu sobre mais vibrant, comme celui d'un passeur des mots du dramaturge italien Davide Enia, qui s'est déjà illustré dans des aventures de théâtre-récit. Ici, le jeune comédien est un témoin, fidèle à plusieurs personnages incarnés. « *Ce qui est beau dans ce texte, comme dans la vie, c'est qu'il est construit de petites choses de rien, d'actes du quotidien. Rien d'héroïque* », explique Alexandra Tobelaïm, la metteuse en scène.

Une humanité sincère et quotidienne

Ce spectacle aurait dû être créé en novembre 2020 au Nest, le centre dramatique transfrontalier de Thionville-Grand-Est. La pandémie ne l'a pas permis et *Abysses* a été présenté seulement à quelques professionnels, fin mars à Paris, dans la grande salle des Plateaux Sauvages, où il était initialement aussi programmé. Quant à parler de « *petites choses* » comme le fait la nouvelle directrice du Nest, ce n'est qu'une tournure de langage. Car c'est de drames humains qu'il est question. Ceux que vivent des femmes et des hommes de tout âge, qui tentent de fuir la guerre, la misère... dans leurs pays, sur le continent africain et sur les rives sud de la Méditerranée, et qui souvent ne rencontrent que la mort.

Ce texte, à la fois sensible, poignant, profondément humain, sans donner de leçons, est traduit par Olivier Favier, qui en 2018 l'a transmis à Alexandra Tobelaïm, qui s'avoue très vite « *prise dans la force de ce récit* ». Il ne

s'agit pas de donner la parole, comme cela a été fait souvent, aux migrants, ou si peu, mais aux sauveteurs. De faire vivre ce drame depuis leur regard, leurs gestes. Sans donner aux uns ou aux autres plus de valeur, plus de brillant qu'ils n'en méritent. Comme pour rester au niveau d'une humanité sincère et quotidienne.

Les sauveteurs racontent comment cela se passe en mer, quand ils « *repêchent* » les corps, ceux des survivants et ceux des autres, ces derniers étant alors confiés au gardien du cimetière qui leur offre en toute simplicité une juste sépulture. Le drame, sans cesse répété depuis des années, se déroule autour de la petite île italienne de Lampedusa, pas loin de la Sicile. À ces drames, comme en parallèle, pour entretenir les feux à plusieurs voix, Davide Enia ajoute un récit (peut-être) autobiographique. Celui des débats entre un père quasi muet et son fils, qui tous les deux, dans une tendresse filiale non dite mais transparente, se retrouvent témoins et modestement acteurs. Sur la scène, au côté de Solal Bouloudnine, Claire Vailler ne se contente pas d'accompagner ces récits parfois bouleversants. Elle

interprète des chants populaires napolitains, qui n'illustrent rien, mais deviennent des éléments indispensables au spectacle. Pour participer à cet envoiement qui conduit au fond de la mer comme au plus profond des intelligences humaines, forcément secouées par l'apreté de ces désastres dont les images seulement dites, sans aucun accessoire ni quelconque projection, sont cruellement visibles de tous. Et là, comme le dit encore Alexandra Tobelaïm « *le théâtre est juste, nécessaire et joyeux dans cette fonction-là* ».

GÉRALD ROSSI

Tournée en reconstruction, et halte à Thionville (Moselle) dans les prochains mois.

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

ETE 2021 – N° 46

THÉÂTRE

ABYSSES

Alexandra Tobelaim porte à la scène le récit autant intime qu'universel de l'auteur italien Davide Enia.



Abysse est une plongée dans les eaux de la Méditerranée, aux abords de l'île de Lampedusa. L'auteur italien Davide Enia mêle une histoire familiale faite de silences et le récit d'habitants de la petite île italienne, située entre la Sicile et la Libye, qui viennent en aide à des migrants naufragés. Alexandra Tobelaim propose une mise en scène dépouillée pour laisser toute la place au récit dont le comédien Solal Bouloudnine s'empare avec force. L'histoire de ces réfugiés sauvés des eaux émane par sa voix, mais c'est aussi tout son corps qui semble traversé de ces drames. Ce spectacle fait aussi transparaître les traumatismes des habitants de l'île, désespérés face à la crise migratoire et la détresse des réfugiés. Ce texte, basé sur des témoignages d'habitants, est entremêlé d'une quête intime, celle du narrateur pour se rapprocher de son père. Celui-ci semble imperméable aux sentiments ; la confrontation aux drames humains qui les entoure pourrait les rapprocher.



Solal Bouloudnine se fait le passeur de cette histoire, intime et politique. Il sert magistralement un texte qui ne fait pas l'impasse sur les horreurs de la crise migratoire. Sans autre artifice que la belle lumière créée par Alexandre Marté, Claire Vailler accompagne musicalement le comédien. Son chant et les mélodies de guitare, composées avec Olivier Mellano et inspirées de la musique traditionnelle du Sud de l'Italie renforcent le contraste entre la noirceur du plateau et du récit et la chaleur du cadre, celui d'une île de Méditerranée qui aurait pu être un lieu d'insouciance. / TIPHAIN LE ROY

texte Davide Enia / traduction Olivier Favier / mise en scène Alexandra Tobelaim / avec Solal Bouloudnine et Claire Vailler / à voir à Thionville, Marseille.

Tiphaine Le Roy

La Scène

Décembre 2020 – Février 2021

PRODUCTION/DIFFUSION
PRODUCTION

Artistes, ce que la crise transforme

La crise sanitaire impose aux artistes d'adapter leur manière de travailler, qu'il s'agisse de petits ajustements en répétitions ou de changements radicaux de projets.



Alexandra Tobelaïm, metteuse en scène, directrice du Nest, centre dramatique national de Thionville (57)

« Économiquement, une double distribution n'est pas tenable »

Qu'est ce qui change le plus dans le travail de création du fait de la crise sanitaire ?

Pour les équipes en création, la première chose qui affecte le geste artistique est la réduction des temps de répétitions qui ont été chamboulés par la crise sanitaire. Si je prends mon exemple, deux semaines de répétitions qui étaient prévues pour la création d'*Abysses* (qui devait avoir lieu début novembre, NDLR) ont sauté pendant le premier confinement. Elles n'ont pas pu être récupérées car c'était impossible en terme de planning. Au total, cela laisse quatre semaines de répétitions au lieu de six initialement prévues. On essaie de travailler avec bon sens et pragmatisme. Cette crise nous rend encore plus conscients de notre chance de répéter et jouer. Quand nous pouvons nous retrouver et jouer, en répétition ou face au public, nous en tirons énormément de plaisir.

Est-il possible d'envisager de doubler les distribution pour jouer même lorsqu'il y a un cas de covid ou cas contact ?

Pour *Abysses*, ce n'est pas envisageable car c'est un projet qui est véritablement construit pour son interprète, Solal Bouloudnine. Ensuite, j'aurai une création pour six interprètes. Là encore, je ne pourrai pas faire de double distribution. Économiquement, une double distribution n'est pas tenable.

La crise vous a-t-elle permis d'inventer de nouvelles choses ?

Le confinement a inspiré à l'équipe la création d'un spectacle en caravane. Il s'agit d'une caravane à gaufres qui est mobile et qui permet de travailler en proximité avec les gens. L'essentiel pour nous est de pouvoir garder le lien avec le public, avec les habitants. L'intérêt de ce type de propositions aussi de montrer que l'on peut être côte à côte ou en distance et continuer à se rencontrer. Cette caravane permet aussi d'occuper l'espace public, ce qui est très intéressant.

TIPHAINE LE ROY

La lettre du spectacle

L'INFORMATION DES PROFESSIONNELS DU SPECTACLE VIVANT

GRAND EST

Au Nest, création sonore et ouverture au monde

Le Nest centre dramatique national de Thionville, aurait dû présenter début novembre une création de sa nouvelle directrice, Alexandra Tobelaim, avant une série parisienne aux



Alexandra Tobelaim

Plateaux sauvages. Les répétitions d'*Abysses*, sur un texte de l'Italien Davide Enia, sont allées jusqu'au bout, en attendant la deuxième partie de tournée prévue à partir de février. «*Le*

moral des troupes est quand même bon, assure la metteuse en scène. *Pouvoir continuer à répéter a tout changé*». Le Nest est donc resté actif. La directrice et trois comédiens ont fait une tournée de chants et lectures de textes auprès des Ehpad et centres sociaux. «*Nous avons aussi monté des projets dans l'urgence pour les scolaires avec leurs enseignants. Il faut qu'on soit en soutien, avec des bulles de poésie, de mots d'auteurs. La cie O Brother Company (Fabien Joubert) va mettre en place une action par téléphone dans les classes en travaillant sur des récits de voyage qui permettent de se projeter dans d'autres ambiances.*» Dans le prolongement, le Nest construit un autre projet dans

l'urgence avec le CDN de la Réunion et la scène nationale d'Angoulême qui a associé la Maison Maria Casarès, à Alloué (06). Toujours avec le téléphone, ce sera un calendrier de l'avent comportant 48 textes courts (lus en 5 minutes) commandés à des auteurs francophones en référence à Noël. L'idée est de réunir des metteurs en scène et des compagnies métropolitaine, réunionnaises, martiniquaises et québécoises. Chaque jour, sur une plage d'une heure et demie, un acteur appelle un spectateur aux quatre coins de la planète. «*C'est essentiel de lutter contre le repli sur soi*», justifie Alexandra Tobelaim. Le Nest ouvrira le 15 pour la création de Solal Bouloudnine, *Seras-tu là ?* ■ Y. P.

Yves Perennou



Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

nov. - déc. 2020



Abysses

Alexandra Tobelaim

Au large de l'île de Lampedusa, des pêcheurs remontent leurs filets. Dedans, il y a des poissons mais aussi un corps. Tous les jours, ils en pêchent, des hommes, des femmes, des enfants... des migrants qui ont voulu fuir l'enfer pour atteindre le paradis européen. *Abysses*, que monte Alexandra Tobelaim, est une sorte de journal de l'auteur italien Davide Enia à Lampedusa où il est allé enquêter en compagnie de son père.

Enquête à Lampedusa

Quel a été le point de départ du spectacle ?

Alexandra Tobelaim : J'avais été invitée en 2011 à Actoral par Hubert Colas à lire un texte de Davide Enia sur le foot qui s'appelait *Italie-Brésil 3 à 2*, et j'avais pensé à ce comédien Solal Bouloudnine que j'avais rencontré à l'ERAC où j'interviens de temps en temps. C'est une aventure qu'on a tournée pendant six ans. Et puis Davide m'a envoyé son dernier texte que lui-même joue en Italie. On est allé le voir avant de commencer à répéter. C'est vraiment un conteur. Il n'y avait pas de mise en scène.

Que souhaitez-vous que Solal retransmette sur scène ?

Ce qui est fort dans ce texte, et qui nous happe, c'est son côté très factuel. **Il nous touche à travers le quotidien de ces migrants, qui sont comme vous et moi. Et pourtant, il ne les plaint pas.** Et c'est là-dessus qu'il faut qu'on résiste aussi. Il ne faut pas y mettre trop d'empa-

thie. J'aimerais que les spectateurs ressortent avec de la force et du courage. Donc il faut leur laisser une place.

Comment ?

Il faut créer un espace de projection pour que le spectateur puisse échapper au regard de Solal tout le temps. Il lui faut des zones qui lui permettent de s'évader pour constituer ses propres images mentales. Et la musique est là pour ça. Elle lui permet de laisser échapper des choses. Et pas de faire monter l'émotion comme on l'utilise d'habitude. C'est un texte éminemment théâtral. Le théâtre y trouve tout son sens.

Lors de la lecture du texte, les spectateurs étaient assis autour de Solal. L'idée était-elle de recréer l'île de Lampedusa ?

Non, c'était vraiment l'idée de la réunion, de faire corps ensemble.

Pourquoi ne pas recréer cette scénographie au théâtre ?

Parce qu'on a plusieurs ambitions

avec ce texte et notamment on pense que ce sont des mots qui doivent être entendus par le plus grand nombre. Or, si on se met en cercle sur le plateau, on aura des trop petites jauges. Du coup on est reparti sur l'idée d'un gradin avec deux étages et de tourner le spectacle en train ; pour nous ça n'avait pas de sens de partir avec un gros décor dans un camion. Il fallait qu'on soit dans un dénuement comme les personnages dont on parle.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Abysses*, texte de Davide Enia, mise en scène Alexandra Tobelaim, avec Solal Bouloudnine, et Claire Vailler (guitare et voix)
3 au 7/11 Nest à Thionville,
23 au 28/11 Plateaux Sauvages à Paris,
24 au 26/02 Théâtre d'Angoulême
10 au 12/03 Théâtre Joliette à Marseille
■ *Seras-tu là, de et par Solal Bouloudnine.*
11 au 15/12 au Nest à Thionville et tournée

Hélène Chevrier

/ actu / Reconfinement : « Nous explosons en plein vol »

Aller jusqu'au bout

Un sentiment d'inachevé que Rodolphe Dana, Gaëlle Hermant et Alexandra Tobelaïm éprouvent avec une frustration encore plus forte. *Bartleby*, *Danse « Delhi »* et *Abysses*, leurs spectacles respectifs dont les premières devaient se tenir au CDN de Lorient, au Théâtre Gérard-Philipe et au Nest Théâtre entre le 3 et le 5 novembre resteront dans les cartons

...Quant à Alexandra Tobelaïm, elle a choisi de répéter jusqu'au 3 novembre, avec la ferme intention de présenter un « *objet fini* » au collectif de création et d'en garder une trace. « *Cette démarche est importante, mais elle n'empêche pas d'être inquiet pour la suite, temporise-t-elle. Sans cette première rencontre avec le public, qui est un aboutissement, on se demande comment le spectacle va évoluer et quelles conséquences cela aura sur la tournée qui devrait débiter fin février.* »...

Le report, un dilemme cornélien

...Même logique au Nest Théâtre où, si les reports seront autant que possible privilégiés, le dialogue avec les artistes restera la clé de voûte. Comme ses trois homologues, Alexandra Tobelaïm souhaiterait d'ailleurs que cette période de turbulences soit mise à profit pour imaginer d'autres modes de fonctionnement. « *Il faut réinterroger les systèmes de production qui imposent de s'inscrire dans des temporalités beaucoup trop longues, mais aussi repenser les rapports entre les CDN et les scènes nationales. Nous devons, ensemble, rompre l'isolement des compagnies et les replacer au centre de tout. Cela nous permettra d'inventer de nouvelles choses, de programmer dans un temps beaucoup plus court, d'étendre les temps de diffusion ou d'inviter un spectacle à venir jouer au débotté* »...

Vincent Bouquet

/ actu / Le théâtre qui relie d'Alexandra Tobelaim



Photo Julio Pelaez

La metteuse en scène Alexandra Tobelaim a pris la direction du NEST – CDN à Thionville en janvier 2020, quelques semaines avant le début du premier confinement. Entre les périodes d'ouvertures et de fermetures, elle a maintenu ses créations, en attendant de les présenter au public.

Ayant pris la tête du NEST – Centre dramatique national de Thionville en janvier 2020, la metteuse en scène Alexandra Tobelaim fait partie de ces directeurs de lieux (comme Thomas Jolly au Quai, à Angers ou, encore Julie Deliquet au Théâtre Gérard Philipe, à Saint-Denis) à n'avoir vécu que quelques rares périodes arrachées à la pandémie d'ouverture au public. Interrogée, la directrice évoque, outre les étranges sentiments d'attente et d'incomplétude suscités par cette situation, une frustration. Cette dernière est autant liée aux incertitudes pesant sur la réouverture aux publics, qu'à l'état dans lequel celles-ci installent – entravant les réflexions à plus long terme. « *La situation actuelle nous demande tellement de gestion au quotidien que j'ai parfois l'impression que nous sommes tout le temps en train d'éteindre des feux, plutôt que de vraiment construire* », confie Alexandra Tobelaim.

Mais cette drôle d'année a aussi permis de consolider des convictions, dont celle du lien puissant avec les spectateurs. « *Je me suis rendue compte à quel point ce sont les spectateurs qui nous portent, nous galvanisent. Ce sont eux qui nous permettent de nous ressourcer et de retrouver le sens de ce que l'on fait.* » Défendant la nécessité de maintenir un dialogue, même différent que celui « *de l'en commun autour d'un spectacle* », la directrice et son équipe proposent d'autres formes d'approche du théâtre. Expérimenté dès le début du premier confinement, les lectures par téléphone (menées avec la compagnie O'Brother) sont de ces

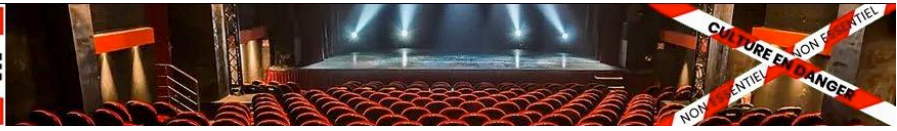
rendez-vous explorant la relation singulière et individuelle entre un spectateur-auditeur, un artiste et une œuvre. De ces projets aussi modestes qu'ingénieux qui déplacent et ouvrent l'imaginaire. Le printemps étant inexorable, Alexandra Tobelaim espère comme tant d'autres une réouverture prochaine des lieux culturels. *« Je n'en suis pas encore à faire le deuil de cette première saison. J'ai l'impression qu'elle est encore devant nous, avec cet espoir qu'elle puisse se dérouler sur un temps plus condensé en reprogrammant les spectacles jusqu'en juin et juillet. »*

C'est dans ce temps suspendu, déroutant en ce que les créations continuent d'être répétées sans être visibles par les spectateurs, que la directrice et metteuse en scène a fait le choix d'organiser des représentations professionnelles. Une décision qui ne coulait pas de source initialement, mais qui lui a permis d'avoir la sensation de mettre un terme à la création de son dernier spectacle, *Abysses* – qui aurait dû voir le jour en novembre dernier. *« Je n'en pouvais plus de l'avoir « à l'intérieur », j'avais besoin qu'il voit le jour pour me libérer d'une partie de moi. Émilie Capliez [co-directrice et metteuse en scène de la Comédie de Colmar, ndlr] a une belle formule à ce sujet : elle dit que c'est « comme un parpaing sur l'estomac ». Et depuis hier [date de la représentation pro, ndlr] j'ai retrouvé une sorte de calme, je sens que quelque chose a été digéré. L'acte théâtral se posant à l'endroit de la rencontre avec les spectateurs, tant qu'elle n'a pas eu lieu, le spectacle n'existe pas. »* Écrite par l'auteur dramatique italien Davide Enia – dont Alexandra Tobelaim avait déjà monté en 2012 *Italie-Brésil 3 à 2* – la pièce, découverte par l'entremise du traducteur de Enia, réunit au plateau le comédien Solal Bouloudnine (déjà interprète dans *Italie-Brésil 3 à 2*) et la musicienne Claire Vailler

Tandis que cette dernière se tient en fond de scène côté jardin, Solal Bouloudnine est à l'avant-scène, endossant la parole de Davide Enia. Dans une narration à la première personne, l'auteur-conteur entremêle et embrasse dans un seul geste dans *Abysses* le récit de ses relations avec son père, de la maladie de son oncle et de son expérience au long cours auprès de sauveteurs et d'associations sur Lampedusa. L'île italienne dont la position géographique stratégique lui vaut d'être l'un des points d'entrée vers l'Europe pour des migrants en provenance d'Afrique du Nord constitue le lieu comme le sujet d'Enia – ceux pour lesquels il importe de trouver les justes mots. Avec son dispositif minimal – le récit étant ponctué ou soutenu par des chansons (issues d'un répertoire traditionnel italien) interprétées par Claire Vailler – *Abysses* est tout entier dédié à la parole. C'est celle-ci qui est au cœur du dispositif scénique, comme du récit, c'est celle-ci qui relie les protagonistes

Si parfois les mots manquent (au père d'Enia, de caractère taiseux, comme à Enia traumatisé par ce qu'il a vu et entendu de la part de réfugiés), la nécessité de les trouver, les écrire, les donner à entendre, travaille toute la pièce. Face aux violences du drame humanitaire le langage révèle sa capacité réparatrice et salvatrice. Encore parfois un peu fragile dans son interprétation – Solal Bouloudnine devant trouver son juste rythme sur la totalité du spectacle – *Abysses* révèle un texte poignant par sa justesse et sa manière de tisser ensemble des vies éloignées les unes des autres. Avec sa mise en scène scrupuleusement respectueuse du texte, son interprétation sincère, l'ensemble porte cet entrelacement d'histoires, d'expériences et de regards sans jamais tomber dans la simplification ni l'obscénité. Et nous rappelle que la compréhension de l'altérité passe aussi par l'appréhension et le dépassement de ses propres abysses intimes.

Caroline Châtelet – www.sceneweb.fr



THÉÂTRE

Entre carnet intime et témoignage, "Abysses" est un appel à se ré-humaniser

C'est bien de l'Autre dont il s'agit dans ce spectacle. L'étranger, celui qui vient de loin, d'ailleurs, qui ne parle pas la même langue, n'a pas les mêmes dieux, n'a pas les mêmes coutumes, mais qui en fin de compte a une vie aussi fragile, peut-être plus fragile que la nôtre, plus en péril. "Abysses" raconte le regard de celui qui, les pieds posés sur l'île de Lampedusa, voit les bateaux venus de la côte africaine se naufrager au large ou atterrir comme on s'échoue, sur cette terre à l'extrême sud de l'Europe.

Elle fait l'actualité depuis des années maintenant, l'île de Lampedusa. Située au sud de l'Italie, elle est au grand large de la Tunisie et de la Libye, ce qui en a fait la destination de centaines d'embarcations d'Africains fuyant les guerres, les violences et la misère. Quand ils y arrivent vivants. Si la Méditerranée ne les engloutit pas dans ses abysses avant qu'ils n'accostent. Et si les passeurs sont repus. Davide Enia, l'auteur, originaire de Sicile y séjourne à plusieurs reprises. Il rencontre des habitants, des pêcheurs, des sauveteurs, des bénévoles engagés dans l'accueil des rescapés. Il assiste également à plusieurs arrivées de survivants. C'est à partir de cette expérience qu'il livre ici un texte consistant et polymorphe, à la fois document et récit autobiographique.

Le narrateur, interprété par Solal Bouloudnine, dévoile un chapitre entier de sa vie. Il y convoque ses proches, son père, son oncle, sa compagne et sa sensibilité pour donner corps au regard qu'il porte sur les événements tragiques auxquels il est confronté. Le récit intime croise constamment celui de sa quête : une quête pour comprendre ce qui a lieu sur cette île posée au milieu de la mer. Ce qui s'y passe réellement. Qui en sont les témoins, les protagonistes, les victimes. Et les tragédies se répondent : celles qui frappent sa famille (le décès de son oncle atteint d'un cancer), celles qui dévastent les passagers clandestins et les témoins de ces hécatombes d'inconnus, de "sans nom".

"Abysses" met ainsi en lumière quelques figures fortes que l'Histoire mondiale a plongées dans ce chaos sans les prévenir : ce pêcheur remontant chaque jour des cadavres dans ses filets ; ce sauveteur contraint à décider qui sauver, qui laisser se noyer, quand toutes les vies ne peuvent être sauvées ; ce gardien de cimetière donnant la toilette mortuaire à des corps inconnus en putréfaction ; ce couple à la vie bouleversée par l'impérieuse nécessité de s'occuper de tous ces rescapés. Drames et douleurs personnelles en butte au tragique venu de l'horizon, vague après vague, sans fin.

Davide Enia raconte aussi, dans son propre éveil à ces tragédies, cette manière lente et abyssale d'ouvrir les yeux sur l'Autre. Tout n'est pas glaçant dans son récit, au contraire. Il s'attarde sur le sens de l'altérité dont font preuve tous ceux confrontés directement aux débarquements et aux naufrages, allant même jusqu'à exalter les bravoures de certains sauveteurs. Ainsi, la pièce avance par vagues, elle aussi : l'horreur succède au généreux, puis l'inhumain est suivi par la grâce...

La mise en scène d'Alexandra Tobelaim ajoute à ce monologue la présence, sur un large plateau nu, d'une musicienne, chanteuse, Claire Vailler. Loin d'être "accessoire", celle-ci apporte par la force de ses mélodies et de ses instrumentations, la dimension de la tragédie. Les très belles compositions musicales (signées Claire Vailler et Olivier Mellano) résonnent

comme des chants antiques, des psalmodes de l'univers inconscient qui donnent une matière théâtrale intense au spectacle. Et même si, dans cette première représentation, le dialogue entre le foisonnement du texte et la partie musicale avait parfois du mal à se faire, ce choix scénique décuple radicalement l'imaginaire visuel et sensible du spectateur.

"Abysses" nous place ainsi comme sur les remparts d'un fortin, un peu comme le héros du "Désert des Tartares" de Buzatti, surveillant un horizon étranger dans l'attente d'un ennemi puissant. Nous voici soudain désarmé en voyant arriver ces réfugiés qu'il ne faut pas combattre mais secourir. Comme des égaux. Il le faudrait.

Le défaut dans la cuirasse de ce spectacle vertueux tient à la prolifération du texte qui, comme dit le dicton, mal étreint à force de vouloir trop embrasser. Les histoires intimes et recueillies par l'auteur se télescopent au point que l'on perd parfois la direction spectacle. Malgré cette réserve, Solal Bouloudnine apporte le talent et l'énergie vitale pour courir à perdre haleine d'un bout à l'autre de ce segment de vie qui met en balance nos empathies et nos méfiances.

Mais ce qu'on en retient finalement est une vision renouvelée du calvaire de ces femmes, hommes et enfants dont le sauvetage ou la perte en Méditerranée n'est qu'une des épreuves d'un calvaire qu'ils traversent depuis des semaines, des mois. Traversant la moitié du continent africain, illégaux, sans passeports ni Visa, ils sont les victimes de tous les sévices possibles. Ceux qu'ils croisent, passeurs ou autres, violent, blessent ou tuent gratuitement ces êtres que l'absence de papiers légaux transforme en créatures sans droits, à peine humains, en marchandise. Belle ignominie de ce siècle de papier qui en rappelle d'autres, d'autres massacres de guerres qui ont rempli les fosses communes de cadavres sans nom. Sans nom... La triste Méditerranée est devenue fosse commune à son tour.

"Abysses" est en cela un appel à ce que l'on devrait sans cesse pratiquer : un appel à se ré-humaniser. Un acte nécessaire quand la dureté de la vie nous endure le cœur jour après jour. Oui, se réhumaniser en ne détournant pas les yeux, c'est mieux que se réinventer, cette baudruche vidée de sens par ces bouches du cynisme libéral qui ne rendra pas justice à ceux que ce système écrase.

Vu lors d'une présentation professionnelle au NEST - CDN Transfrontalier de Thionville-Grand Est, Thionville (57).

Bruno Fournies

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Abysses, Davide Enia, mise en scène Alexandra Tobelaim, NEST, CDN transfrontalier de Thionville Grand Est

Mar 23, 2021 | Commentaires fermés sur Abysses, Davide Enia, mise en scène Alexandra Tobelaim, NEST, CDN transfrontalier de Thionville Grand Est



© Matthieu Edet

ff article de **Emmanuelle Saulnier-Cassia**

La création d'*Abysses* devait avoir lieu au NEST en novembre 2020. Elle a été reportée pour les raisons que l'on sait et a finalement été présentée aux professionnels et à la presse en ce mois de mars dans le très beau théâtre en bois du CDN transfrontalier de Thionville.

C'est sa nouvelle directrice (depuis 2020), Alexandra Tobelaim, qui s'est emparée de la mise en scène du dernier texte de Davide Enia, traduit de l'italien par Olivier Favier, et joué depuis 2019 en Italie.

C'est un texte très personnel que livre l'auteur sicilien, des morceaux de vie qu'il avait déjà racontés dans son roman *La loi de la mer* (publié en français chez Albin Michel en 2018). Un fils et son père qui se rendent à Lampedusa et font l'expérience des « débarquements », c'est-à-dire l'arrivée sur le sol italien, donc européen, de migrants arrivant par la mer Méditerranée, cette mer qui peut se déchaîner et déchiqueter les embarcations de fortune sur lesquelles des hommes et des femmes sont transportés, toujours trop nombreux, souvent entassés à fond de cale, et dans le meilleur des cas secourus par des bénévoles ou des pêcheurs aux abords des côtes.

L'originalité du texte est de raconter cette terrible catastrophe humaine, affreusement appelée « crise des migrants », qui ne fait plus la une des médias depuis que la Covid a supplanté tout autre cataclysme, du point de vue des sauveteurs et non des victimes, à la différence de la plupart des travaux artistiques, nombreux ces dernières années, dont certains dramaturgiques très allégoriques comme la *Trilogie du naufrage* de Lina Prosa.

Le narrateur se place en position d'observateur, mais aussi de transmetteur. Il recueille le récit et l'expérience d'un plongeur et de ses amis bénévoles, il livre son ressenti et celui de son père, en plaçant en miroir, de manière peut-être parfois un peu plaquée, l'histoire universelle de ces êtres humains en souffrance dans leur exil, en danger dans leur traversée et tentative d'atteindre une vie meilleure ailleurs (c'est-à-dire sur le continent européen) et son histoire familiale propre, traversée par des difficultés également universelles (intergénérationnelles et drames de la maladie). Il ne s'agit évidemment nullement de hiérarchiser (même indirectement) les souffrances, mais de rythmer le récit par des tranches de pur réalisme, que ce soit dans celui d'un sauvetage qui n'épargne aucun détail morbide ou dans celui de la communication difficile entre un fils et son père. Le spectateur se sent emporté avec le plongeur dans la tempête, prêt à chavirer et se trouve face à l'indicible sort réservé à nos frères humains et aux choix impossibles (sauver une mère et son enfant ou trois personnes...). S'il le frôle parfois, Davide Enia réussit à éviter le misérabilisme propre à ce type de thématiques.

Le comédien seul en scène, devient subtilement la bouche de différents personnages (l'auteur, son père, son oncle, sa compagne, son couple d'amis, le plongeur, le gardien du cimetière) à travers des monologues parfois hurlés et débités à un rythme effréné.

Solal Bouloudnine avait déjà prêté sa voix en 2011 à un texte précédent (*Italie-Brésil 3à2*) de l'auteur sicilien, monté également par Alexandra Tobelaim, qu'il a joué six années durant.

La composition musicale de Claire Vailler et Olivier Mellano n'ajoute pas une ambiance ou un fond sonore au spectacle. Elle est spectacle, elle fait spectacle. La chanteuse illustre la dramaturgie du récit, sans jamais donner l'impression de simplement l'accompagner ou la soutenir. La voix de Claire Vailler est sublime de justesse, qu'elle soit amplifiée en milieu de plateau par les micros et pédales de réverbération ou *a capella*, en italien, adossée aux murs en bois du fond de scène.

Si quelques transitions musicales et lumières doivent encore être affinées avec les moments où seul le texte est présent sur scène et notamment pour éviter la fausse conclusion finale (même si le rappel du mythe d'Europa n'est pas forcément indispensable, à moins de vouloir à tout prix quitter l'émotion menée à son acmé par le morceau de bravoure qui précède pour ménager les spectateurs), *Abysses* est une très belle proposition de théâtre-récit sur la migration, qui ne nécessite donc que de menus ajustements pour bientôt toucher son public.

Emmanuelle Saulnier-Cassia

Mar
22

Abysses de Davide Enia, traduction d'Olivier Favier, mise en scène d'Alexandra Tobelaim.

Crédit photo : Matthieu Edet.

Abysses de Davide Enia, traduction d'Olivier Favier, mise en scène d'Alexandra Tobelaim.

D'une superficie de 21 kilomètres carrés, Lampedusa est la plus grande des îles Pelagie – incluant les îlots de Linosa et Lampione -, situées en Méditerranée, entre Malte et Tunis à 170 kilomètres au sud-ouest de Licata en Sicile. L'archipel est rattaché administrativement à la province d'Agrigente en Sicile. Longue de 11 kilomètres et large de 3 kilomètres, elle s'élève à 133 mètres au-dessus de la mer, conservant les traces des fondations d'une cabane préhistorique, de tombes carthaginoises et de bâtiments romains. Devenue tristement célèbre au temps de la « crise des migrants » euro-méditerranéenne et la crise des réfugiés, elle est à 167 kilomètres de la Tunisie.

Depuis des dizaines d'années à présent, des migrants perdent la vie en essayant de traverser la Méditerranée sur des embarcations surchargées et hors d'état de naviguer – infos récurrentes. Des tragédies ont lieu tous les jours au large des côtes de l'île italienne de Lampedusa. Des bateaux, entre autres, quittent la Libye avec cinq cents demandeurs d'asile érythréens à leur bord, prennent feu et chavirent, à quelques centaines de mètres des côtes de Lampedusa. Les autorités italiennes repêchent quelques centaines de corps de ces embarcations mortifères et fatales. Des dizaines de réfugiés syriens et palestiniens périssent encore, lit-on ici et là, leur bateau ayant chaviré entre Malte et Lampedusa. L'itinéraire dit de la Méditerranée centrale connaît un afflux constant de migrants, qui partent généralement des côtes libyennes, mais également égyptiennes et turques.

Alexandra Tobelaim, metteuse en scène et directrice du Nest, Centre Dramatique National Transfrontalier de Thionville Grand Est, et le comédien Solal Bouloudnine ont déjà oeuvré ensemble, dès septembre 2011, lors d'une mise en lecture du texte *Italie-Brésil 3 à 2* du même auteur Davide Enia – aventure continuée jusqu'à l'été 2018, jouée plus de 160 fois durant six ans.

Acteur et metteuse en scène se retrouvent pour la création d'*Abysses* du même Davide Enia. Après avoir écrit le roman *La Loi de la mer*, l'auteur a éprouvé le besoin d'écrire la pièce *Abysses*.

Un texte proposé par le traducteur de *Italie-Brésil 3 à 2*, Olivier Favier, qui a adressé à Alexandra Tobelaim ce texte *L'Abisso* que l'auteur italien Davide Enia, acteur et metteur en scène, spécialiste du théâtre-récit dit « de la deuxième génération », a écrit sur les migrants et Lampedusa, un texte relativement court et intense de vingt-cinq pages qui met en avant les rencontres et les échanges.

Le traducteur Olivier Favier, historien de formation, traducteur et interprète de l'italien, est reporter indépendant. Il parcourt la France pour alerter sur la situation dans la Corne de

l'Afrique, auteur d'un beau témoignage sous forme de livre documentaire, *Chroniques d'exil et d'hospitalité*.

A travers *Abysses*, le public est confronté à la situation des migrants, à cette crise humanitaire qui a lieu sur les plages du Sud de l'Europe et dans les villes. Un texte ouvert qui n'apporte nulle réponse mais qui donne la parole à celles et ceux qui accueillent ces migrants absolument désorientés – physiquement et mentalement –, récupérés par les acteurs des sauvetages en mer.

Ils sont plongeurs, nageurs et sauveteurs, pêcheurs ou gardiens du cimetière – jardiniers et fossoyeurs qui enterrent les corps: six garçons d'un côté, et une fille, de l'autre, et chaque tombe portant sa croix; tant pis et peu importe, si ceux qui ont perdu la vie relevaient de la foi musulmane.

Se mêlent au récit de ces sauvetages en mer les dialogues intérieurs et ceux « oralisés » entre le narrateur, le fils parlant de sa relation difficile avec le père, un homme taiseux et solitaire, qu'il emmène pourtant auprès de lui à Lampedusa pour assister aux arrivées chaotiques des migrants.

Le fils est en lien également avec son oncle, frère du père, avec lequel il échange plus facilement; or, l'oncle souffre d'une longue maladie. Fragilité de la condition humaine et espoir de la vie.

Depuis *Italie-Brésil 3 à 2*, le public retrouve ainsi avec plaisir les protagonistes de la famille de Davide Enia : les personnages du narrateur, de son père et de son oncle ont un peu vieilli. Soit le questionnement d'un quarantenaire face à ses parents vieillissants et face à la maladie.

Pour Alexandra Tobelaim, « il y a urgence à livrer cette parole qui ne participe pas à la stratégie actuelle de l'information, celle qui nous condamne à l'émotion en nous éloignant de la complexité des situations et de leurs origines, et qui peut-être nous réduit à l'inaction, tétanisés par la quantité de détresse qui se déverse en Europe. C'est ici la parole d'un poète qui nous permet de vibrer, d'entrevoir cette réalité dans sa dimension humaine, qui redonne courage, foi et énergie ».

Abysses installe le public à Lampedusa, sur un rivage en Italie dans l'immensité de la Méditerranée – douleur et engagements collectifs et individuels d'un savoir-faire salvateur pour des débarquements aléatoires et approximatifs, dangereux et voués à l'échec juste avant d'accoster.

Le spectacle *Abysses* sonde la grande profondeur de ces fonds-marins de la Méditerranée, explorant encore l'abîme inépuisable de la personnalité de chacun – naufragés et sauveteurs. Les plongeurs, nageurs, sauveteurs avouent que, face à tant d'horreur et de cruauté pour ce qui est de la dite condition humaine de ces personnes déplacées, ils renoncent à réfléchir, malgré eux. Ils ne sont plus qu'instinct de vie et intuition de survie, agissant en pantins mécaniques sûrs de la technique acquise lors d'entraînements et de formations suivis pour sauver les disparus en mer.

Il s'agit de les secourir dans une urgence extrême alors qu'ils sont vivants. Le plongeur est porteur d'une lumière sur le front pour se diriger dans l'obscurité, en pleine nuit et en pleine tempête. Il agrippe hommes, femmes et enfants de la seule force du bras, les saisissant spontanément, un à un, tel que le ferait le crochet d'une grue de chantier, pour les relancer – grande brutalité et juste méthode – dans le bateau de sauvetage, « ... *parce que le sabord s'ouvre et se referme, révélant une très grande coordination dans la manoeuvre qui vient de s'achever ...* »

Au milieu des victimes récupérées mais sans vie, le plongeur peut s'apercevoir, par un hasard heureux, qu'un père retrouve son fils, vivants tous deux – calcul de probabilités et bonheur ultime.

Le pêcheur, de son côté, prie et fait un signe de croix pour qu'au milieu de son filet qu'il retire de l'eau depuis son bateau, où gisent en vrac calamars, raies, bars et autres poissons et fruits de la mer, il n'y ait nulle trace humaine – corps mort entier ou endommagé, ou membre, main, pied, bras, jambe, buste... Les corps restés dans l'eau sont méconnaissables, ils ont perdu leur humanité.

Est ignoble le traitement des plus faibles par les plus forts – les *Abysses* obscures de l'être quand il recèle la capacité à inventer l'horreur et la cruauté pour humilier et asseoir son pouvoir, quand les migrants sont arrêtés, prisonniers du désert dans les camps – le sort des femmes que les hommes se partagent sous le regard de leurs proches et qu'ils font disparaître, si bon leur semble : un cousin qui a pu s'extraire de l'enfer terrestre n'a jamais revu sa cousine violée tant et tant de fois.

Le comédien Solal Bouloudnine porte le récit avec foi et conviction, humilité et simplicité, n'hésitant pas à hurler quand il s'agit de mimer le sauvetage d'un noyé inerte auquel il donne des coups sur la poitrine pour le faire vomir enfin, afin qu'il retrouve sa respiration, son souffle et ses esprits.

Il est accompagné dans le noir de la scène et du côté du lointain par Claire Vailler, compositrice, interprète et guitariste, silhouette à la fois sombre et radieuse – une présence féminine onirique.

Véronique Hotte



THÉÂTRE

ABYSSES. À LAMPEDUSA, L'ENFER EST PRÈS DU PARADIS.

23 MARS 2021

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Lampedusa, une petite île italienne située à mi-chemin entre la Sicile et la Tunisie ou la Libye. Entre les habitants et les migrants existe un monde d'écart que ce spectacle attachant explore. Une route où se croisent espoirs et désespoirs, pertes et retrouvailles, doublée de luttes de tous les instants, pour toutes les survies...

Dans un halo de lumière, il apparaît. Lui, un jeune homme à la diction brève, hachée. Il parle d'un ton neutre. Il énonce des faits : comment s'effectue le sauvetage en mer de ces migrants partis sur des embarcations de fortune qui coulent au large. Il est le plongeur qui cherche dans la masse aquatique compacte la trace, infime, de ceux qui sont à peine visibles. Il décrit, comme s'il s'agissait d'une tâche banale, les procédures à suivre pour les sauvetages. D'abord les bébés, puis les enfants, puis les plus grands et ainsi de suite. Les réchauffer avec une couverture, les nourrir, leur donner des jouets. Il décrit les automatismes qu'on acquiert, la réaction immédiate nécessaire pour chaque intervention, que l'on fait d'instinct, sans même réfléchir. Ce n'est pas qu'il les aime, ceux qui arrivent par milliers, ni qu'il souhaiterait les voir débarquer dans son île – elle est si petite et il est plutôt fasciste – mais « en mer, chaque vie est sacrée ». Il ne peut pas les laisser mourir. Alors, encore et encore, il combat l'épuisement et continue son labeur sans fin, avant de retrouver son quotidien, une vie de famille où il fait silence sur ce qu'il vient de vivre.

Entre fiction et reportage

Lui, il est aussi le narrateur de toute cette histoire. Invité à écrire un texte pour un festival munichois sur ce qui se passe à Lampedusa, il devient un témoin de l'Histoire. Nous sommes loin de l'imaginaire tourbillonnant du *Guépard*. Ici, la réalité est rude, âpre. Un monde de pêcheurs au quotidien difficile, devenus sauveteurs d'occasion au détriment de leur métier pour récupérer des réfugiés hagards qui ne vont plus nulle part et qui ne sont plus rien. Davide Enia réinvente une mythologie qui nous raconte une histoire qui est aussi la nôtre. Un jour une jeune Phénicienne fut contrainte de

fuir Tyr en flammes. Elle le fit sur le dos d'un taureau qui se transforma en vaisseau pour l'entraîner en Crète. La jeune fille s'appelait Europe et les amours extra-conjugales de Zeus trouvent ici un développement inattendu. Nous sommes les enfants de ce premier voyage. Les thèmes de la migration et de la filiation sont mêlés comme le rapprochement qu'établit le spectacle entre la famille de l'auteur – son père, qui l'accompagne, et son oncle mourant, dévoré par le chancre du cancer – et ces étrangers qui abordent aux côtes. Le naufrage intime se mêle à celui de ces migrants échoués, rescapés de leur fin du monde. Dans l'un et l'autre cas, il est question de perte et d'émotion, et dire les mots est la condition pour survivre. Histoire personnelle et drame social se mêlent dans ce récit de la fragilité de la vie et des choses. Les trames se superposent pour entretenir un dialogue dont le sujet est l'humain.

Une évocation poignante du drame de Lampedusa

Les médias se sont amplement faits l'écho du drame de Lampedusa. Ici, cependant, les voies de la compréhension s'écartent de la simple analyse, d'un intellect qui cuirasse et réduit. La vision presque clinique que fournit le texte rend l'évocation difficilement soutenable. Ici l'horreur est nue. Au plus près du concret, et dans une myriade de détails : la priorité, dans les recherches de survivants, donnée à ceux qui bougent encore... Repérer dans une mer parfois démontée – choisir les vivants – agir vite – attraper celui qu'on a réussi à atteindre par n'importe quel bout ou vêtement – le jeter sur un filet de repêchage. Et pour chacun des arrivants l'angoisse de retrouver les siens. Il y a ces filets jetés pour la pêche qui ramènent chaque jour des morts au milieu des limandes et des bars, la découverte au fond d'une embarcation d'un monceau de cadavres à demi-dévorés par les poissons, les chairs déchiquetées et les traces des violences subies par les migrants – coups, brûlures, mutilations, viols –, infligées au départ du voyage, en Libye. Et puis l'odeur qui émane de ces êtres en lambeaux et imprègne les vêtements. Dans un crescendo dramatique mais non dramatisé s'ouvrent les bouches de l'enfer.

L'humanité, envers et contre tout

Dans ce tableau d'apocalypse où même les légistes pleurent, où le fait même d'abriter les morts dans leur dernière demeure n'est pas une évidence, le terme d'humanité prend tout son sens. Pour chercher à découvrir qui sont ces hommes sans visage, sans papiers, sans identité, savoir d'où ils venaient, quelle langue ils parlaient et leur rendre figure humaine. Alors le texte dit la nécessité de faire connaître leur détresse muette, mais aussi les solidarités que font naître les événements. À ces morts musulmans sans identité qu'on enterre sous une croix chrétienne répond ce musulman qui, à la nouvelle de la mort de l'oncle du narrateur, dit la prière pour lui. Au traumatisme de ces parents qui errent à la recherche de leurs enfants dont ils ne savent pas s'ils sont vivants ou ont été engloutis par les flots, se superpose la joie inexprimable de tous les protagonistes quand les sauveteurs ramènent l'enfant à terre et que sa famille le retrouve...

En silence et musique

La volonté de rester au plus près du texte conduit la mise en scène à l'épure. Un comédien presque immobile dont la voix s'enfle parfois, une lumière parcimonieuse, tantôt focalisée sur lui, tantôt répartie en petites lampes qui sont autant de flambeaux dans la nuit noire, ou de chandelles allumées pour une veillée funèbre... la lumière répond à cette grammaire du silence dans lequel s'inscrivent les drames, personnels et collectifs, qu'évoque l'auteur, dans ces intervalles qui sont autant d'abîmes où dire est difficile. Brisant la longue litanie des mille et un petits – et grands – riens qui composent la fresque qu'il dessine, la musique ancre la pièce dans le décor musical de l'Italie et plus particulièrement de la Sicile. Chant d'amour sicilien désespéré et lumineux, complainte célébrant celui qui est parti travailler au loin et dont on attend le retour, regrets des pêcheurs dont les filets percés ne captureront pas les thons ou création originale puisant dans la matière de la pièce, à la guitare et au chant, la musique dessine une deuxième ligne narrative. Elle crée des échappées belles qui décalent le terrible cours des événements pour le placer dans un décor atemporel et poétique, où s'épanchent le rattachement à la terre d'origine et le déchirement d'en être arraché. Dans les phares de voiture qui éclairent la plage pour tenter de discerner les survivants, la musique est bouteille à la mer, lien ténu mais persistant tissé entre passé et futur, et présence de l'être au-delà des vicissitudes.

Sarah Franck



Un homme raconte : Lampedusa, les migrants hébétés que ramènent les canots des sauveteurs, les cadavres que les pêcheurs accrochent dans leurs filets, les corps à moitié dévorés par les poissons et rongés par le sel que rapportent les plongeurs. Il dit les souffrances subies par ces migrants dans leur long voyage en quête d'une vie meilleure, les corps tabassés, violés, ceux qui ont été abandonnés dans le désert ou dont on a prélevés des organes. Il écoute aussi la parole de ceux et celles qui les accueillent, les pêcheurs qui voudraient bien n'avoir à se soucier que de leur pêche, les sauveteurs qui les ramènent car « en mer on sauve ce qui doit être sauvé », le médecin légiste qui tente de leur redonner une identité et le gardien du cimetière qui ne peut se résoudre à les laisser sans sépulture. Il parle à son père, ce père auquel les mots ont toujours fait défaut pour parler avec lui.

Davide Enia est un jeune auteur, metteur en scène et acteur de théâtre. Il est né à Palerme, et Lampedusa c'est la porte à côté. Son texte frappe au cœur, la poésie y voisine avec la tragédie. Ce qu'il a vu, toute cette douleur bloque sa parole. Pendant un temps il ne fait plus qu'une chose, des confitures avec les quatre-vingt kilos d'oranges que lui a envoyées sa mère, jusqu'à ce que sa compagne lui dise qu'il serait temps d'arrêter et de parler.

La metteuse en scène Alexandra Tobelaim, qui avait déjà travaillé sur un texte précédent de Davide Enia, *Italie-Brésil 3 à 2*, donne toute la place à la beauté du texte. Pas de décor, à peine une vidéo prise à bord d'un bateau de garde-côtes. C'est l'acteur Solal Bouloudnine qui dit cette douleur, celle des migrants comme celle de ceux qui sont chaque jour confrontés à ces drames. Il est l'admirable passeur de ces histoires, de ces vies. À ses côtés la guitariste Claire Vailler chante, en sicilien ou en italien, apportant la consolation de la musique à ces vies fragiles. On la voit même hurler en silence bouche ouverte, tapant du pied de rage, comme si, à l'image de celui des migrants, son cri était couvert par le fracas du monde. Il y a urgence à les entendre et à refuser d'écouter ceux qui se laissent emporter par la peur au point d'en oublier leur humanité. C'est poignant, émouvant et très beau.

Micheline Rousselet



Alexandra Tobelaïm nous a présenté récemment son dernier spectacle *Abysses* de Davide Enia sur la tragédie quotidienne que vit l'île de Lampedusa. Ce spectacle intime et bouleversant dresse un constat sans appel sur l'abandon, par les nations, de ces migrants désespérés qui tentent de gagner Lampedusa à bord d'embarcations de fortune. La catastrophe humanitaire qui se joue là-bas au regard du dénuement des moyens humains engagés traduit l'impuissance des autorités locales à sauver le plus grand nombre.

Davide Enia (Solal Bouloudnine) accompagné d'une guitariste (Claire Vailler) s'avance sur scène et entreprend une narration qui devient au fil de la pièce un texte choral où la vie à Lampedusa prend forme sous nos yeux. A cette douleur collective ressentie et vécue, Davide y ajoute celle d'une famille dispersée mais solidaire. Son père est muet. En fait, il est plutôt taiseux. Ce trait de caractère remarquable devient au fil du temps une évidence. Parler pour quoi ? Il n'y a pas de mots pour décrire l'indicible. Chaque jour sur l'île apporte son lot de morts et d'horreurs. A Lampedusa, la vie pour les sauveteurs devient un outil de travail. S'entraîner à sauver des vies dans les vagues, jeter à bord les migrants qui se noient, balayer du regard la mer à la recherche d'éventuels survivants et percevoir de faibles voix dans le roulis de la mer. Une course contre la mort est engagée. Les bateaux de pêche réquisitionnés pour sauver des vies sont immobilisés près d'un mois au grand dam des pêcheurs. Les femmes secourues arrivent parfois enceintes sur l'île après avoir été violées sur ces frêles embarcations. Le dénuement de ces êtres humains dépasse l'entendement.

Davide Enia donne la parole à tous les artisans de ces sauvetages. Leurs voix emplissent le théâtre débordant de générosité et de cœur. Nous sommes sur Lampedusa avec lui, impuissants, écoeurés, la gorge serrée... Son oncle sur le continent qui se bat contre un méchant cancer l'encourage à distance dans sa croisade humaniste. Jusqu'où peut-il aller ainsi sans devenir à son tour « muet » comme son père. Il faut parler, raconter l'indicible. Car cette histoire est celle du silence face à l'horreur mais également celui des nations qui ferment les yeux se repliant dans un nationalisme abject. Claire Vailler accompagne les respirations de Solal Bouloudnine avec des chansons en italien ou en sicilien apportant une atmosphère particulière collant à la réalité du propos. Solal Bouloudnine nous hypnotise à travers ce récit de Davide Enia en nous proposant une très belle performance.

Raconter le factuel revient à dénoncer le drame qui se noue à Lampedusa. Et les mots prennent ici un sens, une force qui nous percute de plein fouet. Cette parole devient décisive face au gouffre qui se dérobe sous nos pieds, à ces abysses prêts à nous avaler...

Laurent Schteiner

Théâtre du blog

 **Abysses**, texte de Davide Enia, traduction d'Olivier Favier, mise en scène d'Alexandra Tobelaim

10 avril, 2021 | [actualités](#) | [philippeduvignat](#) | [Pas encore de commentaires.](#)

Abysses, texte de Davide Enia, traduction d'Olivier Favier, mise en scène d'Alexandra Tobelaim

Essentiel ou non essentiel, le théâtre ? À l'écoute d'*Abysses*, nous ne nous posons plus la question. Ce qui est dit ici, nous en avons vu des images au *Journal Télévisé* mais de plus en plus rarement ces temps-ci où la crise sanitaire cache tout. Ces bateaux gonflables orange bondés, ces gilets de sauvetage échoués sur une plage comme le corps du petit Aylan retrouvé noyé sur une plage, icône de nos émotions et de nos capacités d'oubli : cette réalité, ce grand cimetière qu'est devenue la Méditerranée, nous ne pouvons pas l'abandonner à une "actualité" fugace mais toujours là, chaque jour et nous lui devons une parole.

Davide Enia (quarante-sept ans) acteur, metteur en scène et dramaturge italien, considéré comme un représentant de la deuxième génération des auteurs du théâtre-récit, raconte ce qu'il a vu à Lampedusa et comment il a eu la force de revenir encore, et encore, assister à un débarquement. Assister vraiment, aider, ne serait-ce que par son témoignage. Il écoute les travailleurs de la mer qui, chaque jour, sauvent des vies ou n'y parviennent pas. C'est *La Loi de la mer*, le roman dont il a tiré *Abysses* : se porter au secours de toute vie en péril. Parfois, il faut trier, aller à l'efficacité donc vers celui qui a le plus de chances de survivre.



©x

Le sauveteur professionnel qui ne s'encombre pas d'idéologie, nous décrira dans tous les détails l'entraînement intensif dont il a besoin pour accomplir sa tâche. Le pêcheur nous racontera l'amertume de remonter une bonne pêche... mais alourdie d'un corps qui fera du bateau une «scène de crime» et le mettra pour au moins trois semaines en quarantaine. Comment vivre, alors ? Davide Enia évoque un fossoyeur qui travaille en silence et taille des petites croix de bois pour chacun des corps qu'il a soigneusement enterrés, faute de pouvoir leur donner un nom. Il paraît que l'administration a remis tout cela en ordre, avec codes et statistiques mais le respect dû aux morts y aura perdu. De plus en plus souvent, le

narrateur viendra accompagné de son père et leur silence partagé leur permettra de se parler...

Qu'on ne cherche pas ici le spectaculaire... Dans une obscurité travaillée par les subtils jeux de lumière d'Alexandre Martre, Solal Bouloudrine porte seul le récit que soutient Claire Vallier (guitare et voix). Accompagnement, écho, contrepoint, ses interventions restent discrètes mais génèrent une basse continue inlassable qui touche juste. Lui, l'acteur, incarne le narrateur et s'adresse au public. D'un bref détour sur le plateau, d'une bascule de lumières, il fait une place au pêcheur, au sauveteur, avant de revenir face public et de reprendre le récit. Aussi simple que cela.

Mais c'est essentiel : ces paroles ont besoin de passer par un corps, un souffle, un temps, une fatigue. Cela va bien au-delà de l'information et de la lecture. Alexandra Tobelaim a mis en scène le récit de Davide Enia avec une probité parfaite. Ni effets ni pathos, l'émotion vient des faits racontés avec une égale pudeur chez l'écrivain, la metteuse en scène, le comédien et la musicienne. Maintenant, il faut que ce travail théâtral se trouve face à un vrai public et pas seulement devant un petit groupe de professionnels. Il est maintenant construit dans toute sa rigueur et, nous l'espérons, cela lui permettra enfin dans un futur proche, de respirer.

Christine Friedel

Christine Friedel